

400 MILLIONS
DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

Une femme
dans la tourmente



Nora Roberts est la plus grande autrice de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotion.

**UNE FEMME
DANS LA TOURMENTE**

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les illusionnistes
Un secret trop précieux
Ennemies
L'impossible mensonge
Meurtres au Montana
Question de choix
La rivale
Ce soir et à jamais
Comme une ombre dans la nuit
La villa
Par une nuit sans mémoire
La fortune des Sullivan
Bayou
Un dangereux secret
Les diamants du passé
Les lumières du Nord
Coup de cœur
Douce revanche
Les feux de la vengeance
Le refuge de l'ange
Si tu m'abandonnes
La maison aux souvenirs
Les collines de la chance
Si je te retrouvais
Un cœur en flammes
Une femme dans la tourmente
Maléfice
L'ultime refuge
Et vos péchés seront pardonnés
Une femme sous la menace
Le cercle brisé
L'emprise du vice
Un cœur naufragé
Le collectionneur
Le menteur
Obsession
Un cœur à l'abri
Enchantements
Fêlures
La cachette
Héritage

LIEUTENANT EVE DALLAS

1 *Lieutenant Eve Dallas*
2 *Crimes pour l'exemple*
3 *Au bénéfice du crime*
4 *Crimes en cascade*
5 *Cérémonie du crime*

6 *Au cœur du crime*
7 *Les bijoux du crime*
8 *Conspiration du crime*
9 *Candidat au crime*
10 *Témoin du crime*
11 *La loi du crime*
12 *Au nom du crime*
13 *Fascination du crime*
14 *Réunion du crime*
15 *Pureté du crime*
16 *Portrait du crime*
17 *Imitation du crime*
18 *Division du crime*
19 *Visions du crime*
20 *Sauvée du crime*
21 *Aux sources du crime*
22 *Souvenir du crime*
23 *Naissance du crime*
24 *Candeur du crime*
25 *L'art du crime*
26 *Scandale du crime*
27 *L'autel du crime*
28 *Promesses du crime*
29 *Filiation du crime*
30 *Fantaisie du crime*
31 *Addiction au crime*
32 *Perfidie du crime*
33 *Crimes de New York à Dallas*
34 *Célébrité du crime*
35 *Démence du crime*
36 *Préméditation du crime*
37 *Insolence du crime*
38 *De crime en crime*
39 *Crime en fête*
40 *Obsession du crime*
41 *Pour l'amour du crime*
42 *Confusion du crime*
43 *Crimes sous silence*
44 *Les noces du crime*
45 *Révélations du crime*
46 *Le crime est une oeuvre*
47 *Crime et complot*
48 *Les dessous du crime*
49 *Crimes pour vendetta*
50 *Crime en lettres d'or*
51 *Dans l'ombre du crime*
52 *Crime et cabale*
53 *Les reliques du crime*
54 *Les cicatrices du crime*

NORA ROBERTS

UNE FEMME DANS LA TOURMENTE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Ganstel





Titre original
HOMEPORT

Éditeur original
G.P. Putnam's Sons, New York

© Nora Roberts, 1998

Pour la traduction française
© Éditions Belfond, 1998

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2023



*Pour Marianne et Ky,
avec mon affection, mon espoir
et mon admiration*

PREMIÈRE PARTIE

Le port d'attache

Le Beau est sa propre raison d'être.

EMERSON

1

Un vent humide et pénétrant glaçait jusqu'à la moelle des os. Les vestiges de la dernière tempête de neige s'amoncelaient en talus inégaux sur les bas-côtés de la route. Le ciel était d'un bleu acide. Dans l'herbe roussie par l'hiver, les arbres noirs et nus agitaient leurs branches décharnées, comme des poings brandis qui maudiraient le froid.

Un temps normal, en somme, pour un mois de mars dans le Maine.

Miranda régla le chauffage au maximum, programma le lecteur de CD sur *La Bohème* de Puccini et démarra dans un flot de musique.

Elle était enfin de retour. Au bout de dix jours d'une tournée de conférences qui l'avait ballottée d'hôtel en campus universitaire et d'aéroport en hôtel, Miranda avait plus que hâte de rentrer chez elle.

Son soulagement venait surtout de ce qu'elle détestait donner des conférences et souffrait le martyre chaque fois qu'elle devait affronter des rangées de visages inconnus, avides de boire ses paroles. Mais il était hors de question que la timidité ou le trac se mettent en travers de son Devoir – avec un D majuscule.

Car elle était le Dr Miranda Jones, une Jones de Jones Point, Maine, et n'avait pas le droit de l'oublier. Jamais.

La ville avait été fondée par le premier Charles Jones, qui voulait ainsi marquer le Nouveau Monde de son empreinte. Dès lors, Miranda le savait, les Jones se devaient d'apposer leur sceau sur tout ce qu'ils touchaient, de maintenir quoi qu'il arrive leur position de première famille de la région, d'apporter à la société une contribution décisive par principe, bref, de se montrer dignes en toute circonstance du comportement que chacun attendait des Jones de Jones Point, Maine.

Impatiente de s'éloigner de l'aéroport, elle écrasa l'accélérateur en s'engageant sur la route côtière. Conduire vite était un des petits plaisirs qu'elle s'octroyait. Par nature ennemie de la flânerie, elle aimait se rendre d'un point à un autre dans un minimum de temps et sans détours inutiles. Même quand elle n'était pas en mission commandée, elle en donnait l'impression. Une femme mesurant presque 1,80 mètre, à la chevelure d'un roux éclatant, passait rarement inaperçue, il est vrai. Pour ceux qui la voyaient se déplacer avec la précision d'un missile fonçant sur l'objectif, la prudence la plus élémentaire ordonnait de dégager sa trajectoire.

Un homme, que l'amour n'avait pas tout à fait rendu aveugle et sourd, avait naguère comparé sa voix à du velours enveloppé de papier de verre. Aussi compensait-elle ce qu'elle considérait comme un fâcheux caprice du destin par un débit d'une brièveté et d'une sécheresse frisant la morgue.

Si un guerrier celte de ses ancêtres lui avait légué sa stature, son visage était typiquement Nouvelle-Angleterre : étroit, impassible, avec un long nez droit, un menton tirant sur le pointu et des pommettes accusées. Sa bouche généreusement fendue gardait le plus souvent un pli sérieux, pour ne pas dire sévère. Ses yeux, aussi bleus qu'un ciel d'été, exprimaient en général une gravité de bon aloi.

Pourtant, tandis qu'elle se délectait à négocier les virages de la longue route sinueuse qui épousait les versants des collines enneigées, ses lèvres souriaient, et son regard brillait de gaieté. Au pied des falaises, l'océan gris acier moutonnait à perte de vue. Miranda adorait ses humeurs changeantes, capables tour à tour d'apaiser ou de faire frémir. À chaque courbe qui l'en rapprochait, elle entendait le grondement des lames venant s'écraser sur les rochers avant de se retirer pour mieux frapper de nouveau.

La froide lumière du soleil scintillait sur la neige, dont le vent soulevait çà et là des écharpes poudreuses qui balayaient la chaussée. Face au large, les arbres dénudés se courbaient comme des vieillards arthritiques, tordus par des décennies d'intempéries. Quand elle était enfant et encore fantasque, Miranda imaginait les doléances que ces végétaux échangeaient en ronchonnant, blottis les uns contre les autres pour résister aux assauts du vent. Maintenant qu'elle ne s'estimait plus fantasque et se défiait de son imagination, elle n'éprouvait pas moins d'affection pour les arbres alignés au sommet de la falaise, tels de vieux soldats perclus de douleurs mais toujours fidèles au poste.

La route montait, la terre allait en se rétrécissant, assaillie de chaque côté par les flots qui lui grignotaient les flancs avec une faim insatiable. La pointe se détachait du rivage, pareille à un doigt à demi replié au bout duquel la vieille demeure dominait l'horizon. Un peu plus loin, plantée comme une lance à l'endroit où le sol retombait vers la mer en cascades rocheuses, se dressait la silhouette blanche du phare qui veillait sur la côte.

Dans son enfance, la maison était à la fois son refuge et sa joie grâce à la personnalité de celle qui y vivait. Amelia Jones affichait un souverain mépris des traditions de la famille, vivait selon son bon plaisir, disait ce qu'elle pensait et réservait toujours dans son cœur la première place à ses deux petits-enfants. Miranda lui vouait une véritable adoration. La mort d'Amelia, éteinte dans son sommeil huit hivers auparavant sans prévenir ni déranger personne, avait constitué le seul réel chagrin de sa vie.

Amelia avait légué à Miranda et à son frère Andrew sa maison, son portefeuille boursier judicieusement constitué au fil du temps et sa collection d'œuvres d'art. Leur père, son fils, héritait du souhait qu'il serait enfin devenu un homme à peu près digne des espoirs qu'elle avait mis en lui lorsqu'ils se retrouveraient dans l'autre monde. Quant à sa bru, elle lui laissait un collier de perles, la seule chose qu'Elizabeth ait jamais approuvée concernant sa belle-mère. Les commentaires percutants dont elle avait émaillé son testament étaient de l'Amelia tout craché.

Miranda ne pouvait s'empêcher d'évoquer son souvenir chaque fois qu'elle abordait la longue

allée tortueuse au bout de la route côtière. La grande maison de pierre, où sa grand-mère avait vécu seule pendant les dix années ayant suivi la mort de son mari, avait essuyé les outrages du temps et les assauts des tempêtes, subi les impitoyables gelées de l'hiver et les torrides fournaises de l'été. Maintenant, se disait Miranda non sans remords, elle survivait à la négligence distraite de ses occupants.

Ni Andrew ni elle ne trouvaient, semblait-il, le loisir d'y faire venir des peintres ou des jardiniers. La somptueuse demeure du temps de son enfance étalait désormais ses rides et ses plaies. Miranda ne lui trouvait cependant pas moins de séduction, celle d'une vieille dame encore belle n'ayant pas peur de paraître son âge. Avec une raideur quasi militaire, elle se tenait droite à l'extrémité de la pointe, consciente de la dignité de ses pierres grises et de la distinction que lui conféraient ses tourelles et ses gâbles.

Face au bras de mer, une pergola lui apportait une touche de charme et de fantaisie. La glycine accrochée aux piliers la recouvrait au printemps de floraisons odorantes. Chaque année, Miranda se jurait de prendre le temps de s'asseoir sur un des bancs de marbre, de profiter des parfums, de l'ombre, du silence. Mais le printemps faisait place à l'été qui cédait devant l'automne, et elle ne se souvenait de sa résolution qu'une fois les lianes torsées dépouillées par l'hiver.

Il faudrait peut-être remplacer quelques planches de la grande véranda en façade. Les balustrades et les volets, jadis bleus et désormais grisâtres, exigeaient à coup sûr d'être décapés et repeints. La glycine de la pergola avait sans doute

besoin d'un élagage, d'engrais ou des traitements que requièrent d'habitude les végétaux de ce genre.

Elle comptait bien s'y attaquer – un jour ou l'autre.

En attendant, les fenêtres scintillaient, les gargouilles accroupies au bord des toits grimaçaient des sourires. Aux quatre points cardinaux, de longues terrasses et des balcons étroits offraient jusqu'à l'horizon des vues imprenables sur la terre et la mer. Les cheminées crachaient de la fumée, quand quelqu'un s'était donné la peine d'allumer du feu. De vieux chênes montaient la garde alentour, et un épais rideau de pins maritimes élevait une barrière contre le vent du nord.

Son frère et elle avaient cohabité sans heurts notables, du moins tant qu'Andrew ne s'était pas remis à boire. Mais Miranda se refusait à y penser. Elle éprouvait pour lui une réelle affection, elle appréciait sa compagnie, de sorte que travailler ensemble et vivre sous le même toit représentait, tout compte fait, un plaisir plutôt qu'une corvée.

À peine eut-elle mis pied à terre que le vent lui rabattit les cheveux sur les yeux. Agacée, elle les repoussa, plongea sur la banquette pour récupérer son ordinateur portable et son porte-documents, dont elle glissa les bandoulières sur son épaule. Puis elle alla ouvrir le coffre en fredonnant les dernières mesures de l'opéra.

Le vent qui s'obstinait à lui ramener les cheveux dans la figure lui arracha un soupir agacé – qui se termina par un cri étouffé : une main l'empoignait par les cheveux et lui tirait la tête en arrière avec une telle violence qu'elle vit lit-

téralement trente-six chandelles. Désarçonnée par le choc, elle sentit se poser sur sa gorge la pointe d'une lame, froide et acérée.

Le hurlement de terreur jailli du tréfonds de ses entrailles n'eut pas le temps de monter jusqu'à sa bouche. Elle fut bousculée et jetée si brutalement contre la carrosserie de sa voiture que l'explosion de douleur dans sa hanche lui brouilla la vue et lui coupa les jambes.

La main qui ne l'avait pas lâchée la fit pivoter, et elle se retrouva face à un visage hideux qui ondoyait devant ses yeux, difforme, blafard, couuré de cicatrices. Il lui fallut plusieurs secondes pour surmonter son horreur et se rendre compte qu'il s'agissait d'un masque.

Elle ne lutta pas, elle en était incapable. Rien au monde ne pouvait lui inspirer une panique plus intense que cette lame de couteau, pointue, tranchante, pressée sous sa mâchoire à l'endroit le plus tendre, le plus sensible. Chacune de ses respirations lui causait un nouvel élanement de douleur, un nouveau sursaut de terreur.

L'homme était grand, large d'épaules, massif, avec un cou de taureau. Elle se força à noter les détails tandis qu'elle sentait son cœur palpiter dans sa gorge. Des yeux marron, couleur de boue, aussi froids et inexpressifs que ceux d'un requin. Elle ne distinguait rien d'autre à travers les fentes du masque.

La pointe de la lame s'enfonça à peine, glissa avec une précision délicate, lui déchira la peau. Elle éprouva une sensation de brûlure. Un filet de sang coula de l'estafilade sur le col de son manteau, l'encolure de son pull-over.

— Non !

Le mot lui échappa alors qu'elle tentait d'instinct de repousser la main qui tenait le couteau.

Puis ses pensées se brouillèrent lorsque, d'une pression de la pointe, l'homme lui releva la tête pour mieux offrir sa gorge au tranchant de la lame. Elle eut la vision de sa carotide sectionnée, crachant un flot de sang chaud qui fumait dans l'air froid. Elle allait mourir debout, égorgée comme un agneau.

— Non, de grâce ! J'ai trois cent cinquante dollars dans mon sac. Prenez-les.

Pourvu qu'il se contente de l'argent ! S'il la violait, elle lutterait de toutes ses forces, même en sachant qu'elle ne pourrait pas gagner. S'il voulait du sang, au moins que ce soit rapide.

— Prenez l'argent...

Elle parlait encore quand il la repoussa avec une force inouïe. À quatre pattes sur le gravier de l'allée, les paumes à vif, elle s'entendit gémir et maudit sa terreur, qui la rendait incapable de réagir autrement qu'en levant vers son bourreau un regard implorant, en fixant à travers ses larmes le couteau qui brillait au soleil. Son esprit lui criait de se battre ou de fuir, mais son corps refusait d'obéir et restait là, prostré, paralysé.

L'homme ramassa le sac et le porte-documents tombés à terre, tourna la lame de manière à lui envoyer un rayon de soleil dans l'œil avant de planter le couteau dans un pneu arrière. Quand il l'en retira et fit un pas vers Miranda, elle détala à quatre pattes en direction de la maison.

Elle s'attendait qu'il la poursuive, la rattrape, lui arrache ses vêtements, la poignarde dans le dos avec autant de brutalité désinvolte que lorsqu'il avait lacéré le pneu. Pourtant, elle conti-

nua de ramper dans l'herbe froide et coupante. Quand enfin elle atteignit le perron, elle se retourna...

Elle était seule.

La gorge et les poumons en feu, elle se hissa tant bien que mal sur les marches. Il fallait qu'elle s'échappe, qu'elle se réfugie à l'intérieur, qu'elle verrouille la porte, avant qu'il revienne l'achever avec cet abominable couteau.

Ses doigts glissèrent une fois, deux fois sur la poignée. Quand elle réussit à la saisir et à la tourner, elle la trouva fermée, bien entendu. À cette heure-ci, il n'y avait personne à la maison. Personne pour lui venir en aide.

Un instant, elle demeura là, recroquevillée contre la porte, tremblante de peur et de froid sous le vent glacial.

Bouge ! s'ordonna-t-elle enfin. Il faut remuer, trouver les clés. Entrer. Appeler la police.

Elle regarda à gauche, à droite, comme un animal apeuré. Elle s'entendit claquer des dents. En s'appuyant à la poignée, elle parvint à se relever. Ses jambes flageolaient, son genou gauche meurtri par la chute protestait, mais elle dévala les marches en titubant et chercha son sac près de la voiture jusqu'à ce qu'elle se rappelle que l'homme le lui avait volé.

En bredouillant des mots inintelligibles, mi-prières, mi-jurons, elle ouvrit la portière, fouilla à tâtons dans la boîte à gants. Sa main se refermait sur son trousseau de clés de secours lorsqu'un bruit derrière elle la fit sursauter. Les bras levés devant son visage en un geste de protection dérisoire, elle se retourna.

Il n'y avait rien. Rien que le vent qui sifflait dans les branches noires et nues.

Haletante, elle repartit vers la maison en boitillant, s'y prit à trois reprises pour introduire la clé dans la serrure, cria presque de soulagement quand elle y parvint. À peine à l'intérieur, elle claqua la porte derrière elle, tourna les verrous et s'adossa au lourd vantail de chêne. Les clés lui glissèrent des doigts, tombèrent sur le dallage avec un cliquetis musical.

Ne voyant soudain que du gris autour d'elle, Miranda ferma les yeux. Son esprit, son corps, tout était engourdi. Elle devait agir, prendre des mesures concrètes, mais elle ne savait plus lesquelles. Ses oreilles tintaient, une nausée lui soulevait le cœur. Les dents serrées, elle fit un pas, puis un autre dans le vestibule qui tanguait.

Elle était presque arrivée au pied de l'escalier quand elle se rendit compte que ce n'étaient pas ses oreilles qui tintaient, mais la sonnerie du téléphone.

Machinalement, elle émergea du brouillard épais où elle baignait, pénétra dans le salon où tout redevint normal et familier. Elle décrocha, dit « Allô ? » d'une voix sourde, désincarnée, lointaine. Vacillant sur ses jambes, elle se força à fixer des yeux les dessins que traçaient sur le parquet les rayons du soleil en passant à travers les vitres.

— Oui... Oui, je comprends. J'y serai, mais j'ai...

J'ai quoi ? Miranda secoua la tête dans l'espoir de s'éclaircir les idées, de retrouver ce qu'il fallait dire.

— J'ai... Il y a certaines choses dont il faut d'abord que je m'occupe... Non, je partirai le plus tôt possible...

Un fou rire lui monta alors aux lèvres :

— D'ailleurs, ma valise est déjà faite !

Trop hébétée pour comprendre que l'hystérie la gagnait, elle riait encore en raccrochant. Elle riait toujours quand elle se laissa tomber dans un fauteuil, sans même avoir conscience que ses éclats de rire étaient déjà des sanglots.

La tasse de thé qu'elle serrait entre ses mains était pleine. Elle savait que si elle tentait de boire, elle tremblerait au point d'en répandre la moitié, mais elle appréciait le réconfort de la chaleur contre ses doigts engourdis par le froid et ses paumes à vif.

Dès qu'elle avait regagné un minimum de lucidité, elle avait téléphoné à la police et rapporté aux agents venus sur place l'agression dont elle avait été victime. Au moins avait-elle pu s'exprimer de façon intelligible. Il ne faut pas être incohérent au moment de porter plainte. On doit se montrer aussi calme et précis que s'il ne vous était rien arrivé. Mais maintenant que c'était fini et qu'elle se retrouvait seule, elle était hors d'état de conserver plus de dix secondes dans sa tête une pensée à peu près nette.

— Miranda !

Un éclat de voix, suivi par le fracas de la porte d'entrée claquant comme un coup de canon, signala l'arrivée d'Andrew.

Il se précipita dans le salon, jeta un regard horrifié au visage défait de sa sœur et s'accroupit

à ses pieds en lui caressant la joue de ses longs doigts froids.

— Oh, mon Dieu ! Mon pauvre chou...

La maîtrise de soi qu'elle recouvrait à grande-peine menaça de voler en éclats.

— Ça va, ça va. Quelques écorchures, voilà tout. J'ai eu plus de peur que de mal.

Il remarqua son pantalon déchiré aux genoux, les gouttes de sang séché sur son pull-over.

— Le salaud ! gronda-t-il.

L'horreur fit soudain virer au noir ses yeux, un peu moins bleus que ceux de sa sœur. Ses mains étreignirent les siennes autour de la tasse de thé.

— Il ne t'a pas... il ne t'a pas violée, au moins ?

— Mais non, il ne voulait que de l'argent. Il m'a volé mon sac, c'est tout. J'ai eu tort de demander à la police de te prévenir, j'aurais dû le faire moi-même.

— Tu as eu raison, voyons. Mon pauvre chou...

Il lui ôta la tasse des mains, la posa sur un guéridon pour regarder ses paumes écorchées.

— Viens, reprit-il, je t'emmène à l'hôpital.

— Je n'ai pas besoin d'aller à l'hôpital pour de simples égratignures. Je n'en mourrai pas.

Pour la première fois, elle parvint à prendre une profonde inspiration sans éprouver de haut-le-cœur. Andrew l'avait souvent déçue, il avait parfois le don de l'exaspérer. Pourtant, aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours été le seul à ne jamais la laisser tomber. À être là quand elle avait besoin de lui.

Andrew reprit la tasse de thé, la lui remit d'autorité entre les mains.

— Bois, cela te fera du bien.

Il fit les cent pas d'un bout à l'autre du salon, comme si déambuler avait le pouvoir de lui calmer les nerfs. Son long visage osseux s'accordait à sa silhouette quelque peu dégingandée. Il était roux comme Miranda, mais d'une teinte plus foncée tirant sur l'acajou.

— Si seulement j'avais été là, Miranda ! Bon sang, je m'en veux. J'aurais dû être à la maison.

— Tu ne peux pas être partout, Andrew. Personne ne pouvait prévoir que je serais attaquée devant ma porte. Je crois, la police le croit aussi, que l'individu s'apprêtait à cambrioler la maison, qu'il a été surpris par mon arrivée et s'est contenté de me dévaliser avant de s'enfuir.

— Il était armé d'un couteau, paraît-il...

Miranda caressa délicatement l'estafilade sur son cou.

— Oui. Et je peux te dire que je n'ai toujours pas surmonté ma phobie des couteaux. Un seul coup d'œil sur la lame a suffi à me paralyser de terreur.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait au juste ? s'enquit Andrew avec douceur en se rasseyant près d'elle. Te sens-tu en état de m'en parler ?

— Je ne l'ai pas vu venir. Je sortais ma valise du coffre quand il m'a sauté dessus, m'a agrippée par les cheveux et m'a mis le couteau sur la gorge. J'ai d'abord cru qu'il allait me tuer, mais il m'a jetée par terre. Il a pris mon sac, mon porte-documents, et il a crevé les pneus de ma voiture avant de partir... Je ne m'attendais pas à ce genre d'accueil pour mon retour, conclut-elle en se forçant à esquisser un sourire.

— J'aurais dû être là, répéta Andrew.

— Ne culpabilise pas, je t'en prie. Tu es ici, maintenant, c'est l'essentiel. Mère a téléphoné, ajouta-t-elle.

— Hein ? Quand ?

— La barbe, grommela-t-elle en se massant les tempes, je n'ai pas encore les idées claires... Le téléphone sonnait quand j'ai réussi à ouvrir la porte... Il faut que je parte pour Florence demain matin.

— C'est absurde ! Tu rentres à peine de voyage, tu es blessée, traumatisée. Enfin, bon Dieu, comment a-t-elle le culot de t'ordonner de reprendre l'avion sitôt après que tu as été agressée ?

— Je ne lui en ai pas parlé, j'étais incapable de penser. De toute façon, la convocation est impérative. Il faut que je réserve ma place dès ce soir.

— Tu ne vas nulle part ailleurs que dans ton lit !

— Bientôt, oui, dit-elle avec un pâle sourire.

Andrew fit la grimace résignée de celui qui doit avaler une potion particulièrement amère.

— Je vais l'appeler, lui expliquer...

— Mon intrépide chevalier servant ! l'interrompit-elle en l'embrassant sur la joue. Non, laisse, j'irai. Un bon bain chaud et une double dose d'aspirine me remettront sur pied. Et puis, après cette petite mésaventure, cela ne me fera pas de mal de me changer les idées. Mère, semble-t-il, veut que j'expertise un bronze. Elle ne me convoquerait pas de toute urgence pour une brouille.

— Standjo a déjà tous les experts qu'il lui faut !

« Standjo » était l'abréviation de l'Institut Stanford-Jones. Elizabeth Jones, née Stanford, avait veillé à ce que son nom figure en premier quand avait été créée la filiale de Florence qu'elle dirigeait en souveraine absolue.

— Exactement, approuva Miranda, avec un vrai sourire, cette fois. Elle ne me ferait donc pas venir s'il ne s'agissait de quelque chose d'énorme qu'elle veut garder dans la famille. Elizabeth Stanford-Jones a besoin d'un expert en bronzes de la Renaissance italienne, mais surtout d'un expert qui porte aussi le nom de Jones. Je m'en voudrais de la décevoir.

Faute de places disponibles le lendemain matin, Miranda dut se contenter d'un vol du soir pour Rome avec correspondance vers Florence. Près de vingt-quatre heures de retard.

Elle allait le payer cher...

Tout en essayant de calmer ses douleurs dans un bain chaud, Miranda estima inutile d'appeler sa mère, à cause du décalage horaire. Elizabeth était déjà rentrée chez elle, et vraisemblablement couchée. Rien à faire pour ce soir, donc. Il serait toujours temps d'appeler Standjo le lendemain. Tout compte fait, une journée de plus ou de moins n'y changerait pas grand-chose. Même pour Elizabeth.

Elle prendrait un taxi pour aller à l'aéroport. Son genou gauche était enflé, et tellement douloureux qu'elle aurait du mal à conduire même si elle réussissait à faire remplacer à temps ses pneus crevés. Il lui suffisait donc de...

Elle se redressa si brusquement que la baignoire déborda.

Son passeport, son permis de conduire, sa carte d'accréditation de l'Institut ! Il lui avait pris son sac à main et son porte-documents avec toutes ses pièces d'identité.

Miranda lâcha un juron en se frottant le visage à deux mains. C'était le bouquet !

Elle tira avec rage la chaîne de vidange de la vieille baignoire. L'accès de colère qui lui donna la force de se lever d'un bond en tendant la main vers une serviette n'empêcha pas son genou, indigné d'un pareil traitement, de se dérober sous elle. Elle se rattrapa de justesse au mur et s'assit sur le bord de la baignoire, tandis que la serviette sombrait dans l'eau savonneuse qui s'écoulait avec lenteur.

Des larmes de dépit, de douleur, de frayeur aussi, lui piquèrent les yeux. Assise nue, tremblante, sur le rebord de la baignoire, elle parvint au prix d'un effort démesuré à ravalier ses larmes et à maîtriser les sanglots qui se formaient de nouveau au fond de sa gorge. Pleurer ne l'aiderait pas plus à récupérer ses papiers qu'à guérir ses douleurs ou à la faire partir pour Florence.

Elle repêcha la serviette, la tordit avant de la reprendre au crochet, souleva délicatement ses jambes à deux mains pour les sortir l'une après l'autre de la baignoire. L'effort de se tenir debout couvrit tout son corps de sueurs froides. Flageolante, elle s'appuya au lavabo et s'observa dans le grand miroir fixé derrière la porte.

Ses bras étaient pleins de bleus – des marques de doigts. L'homme avait donc dû l'empoigner aussi par là, bien qu'elle ne s'en souvînt pas. Sa

hanche, violacée et virant au jaune, lui faisait très mal quand elle l'effleurait. Elle avait les deux genoux écorchés, surtout le gauche, vilainement rouge et enflé. Ses paumes la brûlaient toujours.

Mais ce fut la vue de la longue estafilade en travers de sa gorge qui lui redonna un vertige doublé d'un haut-le-cœur. Fascinée et bouleversée à la fois, elle la tâta du bout des doigts. À un cheveu de la jugulaire, pensa-t-elle. À un cheveu de la mort.

S'il avait voulu la tuer, elle serait morte.

Et cela, c'était pire que les bleus, que les écorchures, que les courbatures.

Un inconnu avait tenu sa vie entre ses mains.

— Plus jamais ça, dit-elle à haute voix en se détournant du miroir pour prendre son peignoir. Je ne m'exposerai plus jamais à une situation pareille.

Frissonnante de froid, elle se drapa à la hâte dans le peignoir. Elle en nouait malhabilement la ceinture lorsqu'une ombre furtive derrière la fenêtre la fit sursauter.

Il était revenu !

Ses premiers réflexes auraient été de fuir, de hurler pour appeler Andrew à l'aide, de se rouler en boule derrière la porte. Pourtant, les dents serrées, elle s'approcha de la fenêtre et se força à regarder dehors.

Elle crut défaillir de soulagement : c'était Andrew, engoncé dans le gros blouson de bûcheron qu'il mettait pour se promener dans la campagne. Il avait allumé les lampes extérieures, de sorte qu'elle distinguait dans sa main un long objet brillant qu'il balançait en marchant.

Intriguée, elle se colla la figure au carreau.

Un club de golf ! Que pouvait bien fabriquer Andrew à la nuit tombée sur la pelouse enneigée avec un club de golf ?

Elle comprit soudain, et la vague de tendresse qui la submergea dissipa ses douleurs plus sûrement que tous les analgésiques dont elle s'était bourrée : son frère montait la garde, la protégeait. Des larmes lui revinrent aux yeux.

L'une d'elles ruisselait sur sa joue quand elle vit Andrew s'arrêter, prendre quelque chose dans sa poche – et boire au goulot une longue lampée d'alcool.

Oh, Andrew ! pensa-t-elle en fermant les yeux, le cœur serré. Nous sommes frais, toi et moi.

Un subit élancement au genou, pire que les précédents, la réveilla en pleine nuit.

Miranda alluma à tâtons, saisit les flacons posés sur sa table de chevet pour avaler une poignée de comprimés au hasard. Elle aurait dû suivre le conseil d'Andrew, aller à l'hôpital où un médecin compatissant lui aurait au moins prescrit des drogues plus efficaces.

Le cadran de son réveil lui apprit qu'il était trois heures du matin. Le cocktail d'anti-inflammatoires et d'aspirine ingéré à minuit lui avait donc accordé un répit de trois heures. C'était mieux que rien, mais maintenant qu'elle était réveillée et attendait que ses douleurs s'atténuent, autant en profiter pour prendre le taureau par les cornes. Avec le décalage horaire, Elizabeth serait à son bureau.

En étouffant un gémissement, elle se redressa sur ses oreillers et composa le numéro.

— Miranda ? J'allais justement laisser un message à ton hôtel. Tu arrives demain comme convenu, n'est-ce pas ?

— Non, je suis retardée de quelques jours.

— Retardée ?

Le ton était tranchant et glacial.

— Je regrette, mais...

— Je croyais pourtant t'avoir fait comprendre qu'il s'agit d'une opération prioritaire. J'ai pris auprès du ministère l'engagement de commencer les analyses aujourd'hui.

— J'envoie John Carter, il...

— Ce n'est pas John Carter que j'ai demandé, mais toi. Quel que soit le travail qui t'occupe en ce moment, délègue-le à quelqu'un d'autre. Je pensais avoir été assez claire sur ce point-là aussi.

Décidément, les comprimés seraient inopérants cette fois-ci. Mais la rage froide que Miranda sentit monter en elle ferait sans doute passer ses élancements au second plan.

— Tu l'as été, répliqua-t-elle. Aussi avais-je la ferme intention de venir comme convenu.

— Dans ce cas, pourquoi ne le fais-tu pas ?

— Parce que mon passeport et mes pièces d'identité m'ont été volés hier. Je compte les remplacer au plus vite, mais nous sommes vendredi et je doute de pouvoir les obtenir avant la semaine prochaine.

Elle est bien placée pour savoir comment fonctionnent les bureaucraties, pensa Miranda, elle en constitue une à elle seule.

— Il est pour le moins léger de ne pas fermer sa voiture à clé, même dans un lieu aussi calme que Jones Point.

— Les documents n'étaient pas dans ma voiture ; mais sur ma personne. Dès que j'en aurai obtenu de nouveaux et que je connaîtrai le jour de mon départ, je vous en informerai, dit-elle sèchement. Ce retard est indépendant de ma volonté, mais soyez assurée que j'accorderai à l'expertise mes soins et mon attention habituels. Au revoir, mère.

Et Miranda s'accorda la satisfaction de raccrocher sans laisser à Elizabeth le loisir de placer un mot de plus.

Dans son élégant et vaste bureau à près de cinq mille kilomètres de là, Elizabeth fixa sur le combiné un regard où l'agacement le disputait à l'incompréhension.

— Un problème ?

Elle leva les yeux vers son ex-belle-fille assise en face d'elle, un bloc-notes sur les genoux. Ses grands yeux verts exprimant la perplexité, un sourire attentif aux coins de ses lèvres sensuelles, Elise Warfield la dévisageait. L'échec de son mariage avec Andrew avait beaucoup déçu Elizabeth. Leur divorce n'avait toutefois pas altéré les rapports personnels et professionnels entre Elise et elle.

— Oui. Miranda arrivera en retard.

— Miranda en retard ? Cela ne lui ressemble guère.

— Elle s'est fait voler son passeport et ses autres pièces d'identité.

— Oh ! Quelle malchance !

Elise se leva. Petite, à peine un mètre soixante, elle donnait l'impression d'être menue et délicate

en dépit des courbes voluptueuses de son anatomie. Avec son casque de cheveux ébène, ses cils de velours et son teint laiteux, elle avait l'allure d'une fée efficace et aguichante.

— A-t-elle été cambriolée ou attaquée ? reprit-elle.

— J'ignore les détails. Le remplacement de ses papiers prendra peut-être plusieurs jours.

Elise allait lui demander si Miranda avait été blessée, mais elle se ravisa en voyant l'expression de son interlocutrice. Ou bien Elizabeth n'en savait rien, ou bien c'était le cadet de ses soucis. Les deux, sans doute.

— Je sais que vous voulez débiter les analyses dès aujourd'hui. Si vous le désirez, je peux réorganiser une partie de mon travail et les commencer moi-même.

Elizabeth quitta son fauteuil directorial pour se poster devant la fenêtre afin de réfléchir à la proposition. La vision de la ville lui rendait les idées plus claires.

Dès sa première visite, elle s'était sentie chez elle à Florence. Elle avait alors dix-huit ans et n'était qu'une jeune étudiante, passionnée d'histoire de l'art et secrètement assoiffée d'aventures. Elle était tombée éperdument amoureuse de cette cité aux toits roses et aux dômes majestueux, de ses rues étroites et de ses places grouillantes de vie.

Elle avait aussi eu le coup de foudre pour un jeune sculpteur qui, par son charme irrésistible, l'avait attirée dans son lit, nourrie de pasta et révélée à sa nature profonde.

Bien entendu, plus riche de passion que de lires, le trop séduisant sculpteur ne pouvait en

aucun cas lui convenir. Ses parents l'avaient rapatriée à Boston en hâte dès qu'ils avaient eu vent de l'affaire. Point final...

Elizabeth s'ébroua, agacée d'avoir laissé son esprit divaguer dans cette direction. Depuis, elle avait fait ses choix, tous excellents, et ne s'en était jamais repentie.

Elle était maintenant à la tête d'un des centres de recherche artistique les plus importants et les plus prestigieux du monde. À ses débuts, Standjo n'avait été qu'un satellite de la planète Jones. Désormais, son nom comme sa personne même en occupaient la première place.

Sa silhouette, découpée contre la fenêtre, était celle d'une femme de cinquante-huit ans en pleine possession de ses moyens, mince et portant dix ans de moins que son âge. Un des meilleurs coiffeurs de Florence entretenait, avec une louable discrétion, le blond cendré de sa chevelure. Son goût irréprochable se reflétait dans le choix de son tailleur Valentino, d'une riche nuance aubergine rehaussée de boutons d'or mat et assortie à ses chaussures. Elle avait le teint clair, un visage régulier à peine altéré par les quelques rides qui avaient l'audace de s'y montrer. Ses yeux d'un bleu dur exprimaient une intelligence sans merci. Bref, elle donnait l'image d'une professionnelle aguerrie, au faîte de sa carrière et maîtresse d'elle-même comme de son entourage. Elizabeth n'aurait jamais transigé sur moins que cela.

De fait, elle n'avait jamais transigé sur rien : en tout, pour tout, elle ne se satisfaisait que du meilleur.

— Nous attendrons Miranda, dit-elle en se retournant enfin vers Elise. C'est son domaine, sa spécialité. Je prendrai contact avec le ministre en personne pour lui expliquer la cause de ce léger retard.

— Personne au monde ne comprend mieux les retards qu'un Italien, répondit Elise en souriant.

— C'est exact – hélas ! ajouterais-je. Nous verrons ces rapports un peu plus tard, Elise. Je voudrais appeler le ministre tout de suite.

— À votre guise.

— En effet. À propos, John Carter arrivera demain. Il fera partie de l'équipe de Miranda. Entre-temps, confiez-lui le travail que vous jugerez bon. Inutile qu'il reste à se tourner les pouces.

— John va venir ? Je serai ravie de le revoir. Nous pourrions toujours lui trouver de quoi s'occuper au labo. Entendu, je m'en charge.

— Merci, Elise.

Une fois seule, Elizabeth se rassit à son bureau, contempla le coffre-fort de l'autre côté de la pièce et réfléchit à ce qu'il contenait.

Miranda dirigerait l'opération. Sa décision avait été prise dès l'instant où son regard s'était posé sur le bronze. L'expertise serait menée de bout en bout par Standjo, avec un Jones à la barre. Elle l'avait prévu, planifié. C'est ce sur quoi elle comptait.

Et c'est ce qu'elle obtiendrait.

En retard de cinq jours, Miranda ne pouvait ni ne voulait perdre une minute de plus. Aussi est-ce au pas de charge qu'elle poussa la lourde porte médiévale de Standjo à Florence et entra dans le hall, où ses talons claquèrent comme un feu de salve sur les dalles de marbre blanc.

Tout en fixant au revers de sa veste le badge que la secrétaire d'Elizabeth lui avait expédié, elle contourna la fidèle reproduction d'un bronze de Cellini, *Persée brandissant la tête de Méduse*, qui se dressait au centre. Miranda s'était souvent demandé ce que le choix d'une telle œuvre pour orner l'entrée de l'Institut révélait sur la personnalité de sa mère. Se défaire de ses ennemis d'un coup décisif en constituait l'interprétation la plus vraisemblable.

Avant de prendre l'ascenseur, elle fit halte à la réception pour noter sur le registre *ad hoc* son nom et son heure d'arrivée. Elle avait choisi avec un soin particulier sa tenue, un tailleur de soie bleu roi d'une coupe quasi militaire, combinant la rigueur à l'élégance discrète. Elle savait que l'apparence joue un rôle capital pour qui doit affronter le directeur d'un des tout premiers labo-

ratoires de recherche artistique du monde. Même si le directeur en question est votre propre mère.

Surtout, pensa-t-elle *in petto* en étouffant un ricanement, si ledit directeur est votre mère.

Elle pressa le bouton de l'ascenseur, attendit son arrivée en bouillant d'impatience. Ses nerfs lui tordaient l'estomac, lui chatouillaient la gorge, bourdonnaient dans sa tête, mais elle n'en laissait rien voir.

Dans la cabine, à l'abri des regards, elle se fit un raccord de rouge à lèvres. Un tube lui durait un an, parfois davantage, car elle ne sacrifiait aux corvées de cet ordre que lorsqu'elle ne pouvait les éviter. Ayant ainsi fait de son mieux, elle remit l'objet dans son sac et vérifia d'une main l'équilibre de son chignon, auquel elle estimait avoir déjà consacré un temps et des efforts excessifs.

Elle repoussait fermement quelques épingles indisciplinées quand la porte de l'ascenseur se rouvrit pour la déposer dans ce qu'elle baptisait l'Antichambre du Saint des Saints. La moquette gris perle, les murs ivoire, les sièges durs aux dossiers droits, tout y portait le sceau de sa mère, froid, élégant, impersonnel. La console design de la réceptionniste, équipée d'un ordinateur et d'un standard téléphonique dernier cri, n'était pas moins digne d'Elizabeth. Efficace et à la pointe de la technique.

Miranda s'en approcha et déclina avec concision l'objet de sa visite :

— *Sono la Dottoressa Jones. Ho un appuntamento con la Signora Standford-Jones.*

— *Si, Dottoressa. Un momento.*

Elle eut à peine le temps de se détendre en faisant par la pensée les cent pas sur le palier,

que la réceptionniste revint et, d'un sourire, lui signifia qu'elle était attendue.

Miranda franchit la double porte de verre donnant accès au corridor blanc, aussi chaleureux qu'un couloir d'hôpital, au bout duquel se trouvait le sanctuaire de la *Signora Direttrice*. Arrivée devant la porte, elle frappa – nul au monde n'aurait osé ouvrir une porte d'Elizabeth sans y avoir d'abord tapé. La réponse vint aussitôt. Miranda entra.

Elizabeth était assise à son bureau, un Hoplewhite rare et hors de prix accordé à son allure aristocratique. Derrière elle, le panorama de Florence baignée de soleil déployait sa splendeur dans le cadre de la fenêtre.

D'un bout de la pièce à l'autre, les deux femmes se toisèrent d'un regard exercé.

— Comment s'est passé ton voyage ? s'enquit Elizabeth.

— Sans incident.

— Tant mieux.

— Vous avez bonne mine.

— Je me porte à merveille, merci. Et toi ?

— Bien, merci.

Au garde-à-vous comme une jeune recrue soumise à l'inspection de l'adjudant, Miranda s'imagina en train d'exécuter une gigue endiablée autour du bureau.

— Veux-tu un café ? Une boisson fraîche ?

— Rien, merci. Vous ne m'avez pas demandé de nouvelles d'Andrew, ajouta-t-elle, un sourcil levé.

D'une main distraite, Elizabeth lui fit signe de s'asseoir.

— Eh bien, comment va ton frère ?

Très mal, s'abstint-elle de répondre. Il boit comme un trou, il est déprimé, amer, il en veut au monde entier et plus encore à lui-même.

— Il va bien et vous envoie son affection, mentit-elle sans l'ombre d'un scrupule. Je suppose que vous avez averti Elise de mon arrivée.

Miranda étant restée debout, Elizabeth se leva.

— Bien entendu. Les chefs de service et collaborateurs concernés sont informés que tu travailleras ici un certain temps. L'expertise du bronze de Fiesole a priorité sur tous les travaux en cours. Tu disposeras sans restriction des laboratoires et des équipements nécessaires, ainsi que du personnel que tu souhaiteras intégrer à ton équipe.

— J'ai eu John au téléphone hier. Vous n'avez pas encore commencé les analyses préliminaires ?

— Non. Ton retard nous a coûté un temps précieux, aussi je compte sur toi pour te mettre au travail sans délai.

— C'est bien dans cette intention que je suis venue.

Elizabeth inclina légèrement la tête.

— Je remarque que tu boites. Qu'as-tu donc à la jambe ?

— J'ai été agressée. L'avez-vous oublié ?

— Tu m'as appris qu'on t'avait volée, tu ne m'as pas dit que tu avais été blessée.

— Vous ne me l'aviez pas demandé.

Elizabeth laissa échapper ce que, chez toute autre personne, Miranda aurait considéré comme un soupir.

— Tu aurais pu me décrire de toi-même la nature de l'incident dont tu as été victime.

— Certes, mais je ne l'ai pas fait. Il était plus urgent, à mon sens, de vous informer du vol

de mes papiers et du retard que cette perte entraînait. Je pensais avoir été assez claire sur ce point, conclut-elle en inclinant la tête de la même manière qu'Elizabeth un instant plus tôt.

— Je supposais...

Elizabeth s'interrompit et fit de la main un geste qui pouvait aussi bien exprimer l'agacement que la résignation.

— Assieds-toi, je te prie, reprit-elle. Je dois d'abord te donner quelques indications générales.

Miranda s'assit, croisa les jambes. Son agression était donc une affaire classée, comme elle s'y attendait.

— L'homme qui a découvert le bronze..., commença Elizabeth.

— Le plombier.

Pour la première fois, un sourire fugitif apparut sur les lèvres de sa mère.

— Oui, Carlo Rinaldi. Artiste dans l'âme sinon dans les faits, selon ce que nous savons de lui. Il n'a jamais pu vivre de sa peinture, mais le père de sa femme possède une affaire de plomberie, de sorte que...

— Sa vie privée nous intéresse-t-elle ? l'interrompit Miranda sans cacher son étonnement.

— Seulement en ce qui concerne ses liens avec l'objet. À première vue, il n'y en aurait aucun. À ce qu'il paraît, il serait littéralement tombé dessus, caché sous une marche brisée dans la cave de la *Villa della Donna oscura*. Les vérifications ont confirmé ses dires.

— Y avait-il un doute à ce sujet ? Était-il soupçonné d'avoir inventé l'histoire ou contrefait le bronze ?

— La question s'est posée, mais le ministre est désormais convaincu que Rinaldi a dit la vérité. Il est toutefois exact que le fait de l'avoir découvert, soustrait en fraude de la villa dans sa boîte à outils et dissimulé chez lui un certain temps avant d'en avertir les autorités compétentes n'a pas été sans soulever, au début, certaines inquiétudes.

Tout en parlant, Elizabeth avait croisé les mains sur le bord de son bureau et s'était redressée avec raideur. Inconsciemment, Miranda adopta la même attitude, les mains croisées sur les genoux.

— Combien de temps l'a-t-il gardé ?

— Cinq jours.

— Pas de dégradations ? L'avez-vous examiné ?

— Oui, mais je préfère m'abstenir de tout commentaire tant que tu ne l'as pas vu toi-même.

— Eh bien, voyons-le.

En guise de réponse, Elizabeth alla ouvrir le placard qui abritait le petit coffre-fort.

— Vous conservez le bronze ici ? s'étonna Miranda.

— La sécurité de mon bureau est tout à fait adéquate. Trop de gens ont accès aux coffres des laboratoires, j'ai préféré limiter les risques. Je voulais également que tu procèdes à ton examen initial dans de bonnes conditions.

Elizabeth composa un code sur le clavier, puis un autre qui déclencha l'ouverture. Elle prit à l'intérieur un coffret métallique qu'elle revint poser sur son bureau. Après avoir soulevé le couvercle, elle en sortit un paquet oblong enveloppé d'un velours fané qu'elle posa sur le sous-main.

— Nous daterons également l'étoffe, ainsi que le bois de la marche brisée, précisa-t-elle.

— Cela va de soi, approuva Miranda. Il n'existe aucun document à son sujet, n'est-ce pas ?

Ses doigts la démangeaient. Elle se domina cependant et s'approcha du bureau sans manifester de hâte excessive.

— Aucun, jusqu'à présent du moins. Mais tu connais, je pense, l'historique de la villa dans ses grandes lignes ?

— Bien entendu. Elle a appartenu à une maîtresse de Laurent le Magnifique, Giulietta Buenodarni, surnommée la *Dame noire*. Après la mort de Laurent, elle est restée une familière des Médicis. Tout ce qui comptait en Toscane à l'époque a défilé chez elle, à un moment ou à un autre.

— Tu imagines donc le champ des virtualités.

— Je ne m'intéresse pas aux virtualités, répliqua Miranda.

— En effet. C'est pourquoi tu es ici.

— Vraiment ?

— Oui. J'exige une compétence indiscutable et une discrétion absolue. Si la nouvelle de la découverte s'ébruitait trop tôt, elle déchaînerait les hypothèses les plus insensées, risque que Standjo ne peut ni ne veut assumer. Le ministère entend maintenir le secret absolu jusqu'à ce que le bronze soit daté et attribué avec certitude.

— Le plombier a déjà dû se vanter de sa trouvaille auprès de ses compagnons de beuverie.

Un sourire fugitif apparut de nouveau sur les lèvres d'Elizabeth.

— Je ne le pense pas. Ayant subtilisé le bronze dans un bâtiment du domaine public, il sait qu'il

risque la prison s'il ne fait pas exactement ce qu'on lui dit.

— La peur du gendarme constitue un bâillon efficace.

— Certes, mais cela ne nous concerne pas. Nous sommes chargés d'expertiser l'œuvre afin de fournir au ministère tous les éléments d'appréciation que la science est en état de déterminer. Nous avons donc besoin du regard objectif d'un expert qui se fonde sur des faits plutôt que sur des hypothèses, si romanesques ou séduisantes soient-elles.

— La science n'accorde pas de place au romanesque, déclara Miranda à mi-voix.

Sur quoi, elle déroula soigneusement le velours. La vue de la statue lui fit bondir le cœur. D'instinct, toutefois, elle étouffa son premier élan d'admiration sous un scepticisme raisonné.

— La conception et l'exécution sont irréprochables. À première vue, le style concorde avec celui d'œuvres de la Renaissance que nous connaissons...

Elle prit ses lunettes dans la poche de sa veste et les chaussa avant de soulever le bronze, dont elle estima le poids et la densité en le faisant tourner entre ses mains.

La perfection des proportions et la sensualité du sujet sautaient aux yeux. Les plus petits détails – ongles, mèches de cheveux, modelé des muscles – étaient représentés avec une extraordinaire précision. Mais c'était le sujet lui-même qui exerçait sur Miranda une véritable fascination.

Il émanait de cette femme, fière de son corps nu aux courbes harmonieuses, un sentiment de liberté,

de plénitude, d'exaltation de son propre pouvoir. Elle levait les bras, non pour implorer mais en signe de triomphe. Dans son visage d'une beauté sans mièvrerie, aux yeux mi-clos par le plaisir, la bouche s'entrouvrait comme pour mieux jouir de ce plaisir. Elle se tenait sur la pointe des pieds, tendue, prête à bondir dans une eau tiède et parfumée – ou dans les bras d'un amant. La sensualité qui s'en dégageait était telle que Miranda, l'espace d'un instant, crut sentir le bronze palpiter entre ses mains, aussi souple et chaud qu'une chair vivante.

La patine semblait ancienne, mais Miranda ne voulut pas s'y fier – une patine se fabrique. Le style était si révélateur de l'identité de l'artiste qu'il la rendait improbable – un style s'imité ou se copie.

— Cette statuette représente la *Dame noire*, Giulietta Buenodarni, dit-elle enfin. J'ai trop souvent vu son visage dans des tableaux ou des sculptures de l'époque pour conserver le moindre doute. Je n'avais pourtant jamais entendu parler de ce bronze ni rien lu à son sujet. Je ferai des recherches, mais je ne crois pas que les documents éventuels le concernant m'aient échappé.

Elizabeth avait observé le visage de Miranda pendant qu'elle procédait à cet examen visuel. Elle avait noté sa promptitude à maîtriser son premier mouvement d'admiration et d'enthousiasme. Exactement comme elle s'y était attendue.

— Tu considères toutefois qu'il s'agit bien d'un bronze de style Renaissance.

— Oui, ce qui ne suffit pas à affirmer que nous tenons une œuvre disparue depuis le xv^e siècle,

répondit Miranda en tournant lentement l'objet entre ses mains. Tout élève des Beaux-Arts digne de ce nom a dessiné ou recopié son visage des dizaines de fois. Je l'ai fait moi-même...

De l'ongle, elle gratta légèrement la patine vert-de-grisée du socle. La corrosion de surface semblait épaisse, mais il lui fallait davantage pour être en mesure de se prononcer. Bien davantage.

— Je m'y mets tout de suite, déclara-t-elle.

Un concerto de *l'Estro armonico* de Vivaldi résonnait en sourdine dans le laboratoire aux murs peints en vert pâle, au sol recouvert de linoléum d'un blanc immaculé. Une netteté ascétique régnait aux postes de travail, équipés de microscopes, de terminaux d'ordinateurs, de râteliers chargés de fioles, de tubes, de sachets d'échantillons. On n'y voyait, en revanche, aucun objet personnel, photos, fétiches ou souvenirs. Sous leurs blouses blanches, uniformément ornées du monogramme Standjo brodé sur la pochette, les hommes portaient tous la cravate, les femmes une jupe de longueur décente. Les machines bourdonnaient comme des horloges bien huilées. Les conversations, limitées au minimum indispensable, se déroulaient à voix basse.

Elizabeth exigeait un ordre rigoureux et imposait une discipline de fer que son ex-belle-fille savait faire respecter. La maison du Maine où Miranda avait grandi offrait exactement la même atmosphère de froideur stérile. Sinistre pour un foyer familial, mais efficace pour un lieu de travail, pensa Miranda en balayant du regard le labo.

— Tu n'étais pas venue ici depuis un certain temps, lui dit Elizabeth. Si tu as oublié la disposition des locaux, Elise te rafraîchira la mémoire. Il va sans dire que tu pourras accéder librement à l'ensemble des installations. J'ai fait refaire tes clés magnétiques et recomposer tes codes spéciaux.

— Parfait.

Voyant Elise délaissé son microscope et s'avancer vers elle, Miranda esquissa un sourire poli.

— Bienvenue à Florence, Miranda, la salua son ex-belle-sœur d'un ton mesuré, susceptible d'exprimer une certaine sincérité chaleureuse si on lui en fournissait le prétexte.

— Je me réjouis d'y revenir. Comment vas-tu ?

— Bien. Toujours débordée, Dieu merci, répondit-elle en lui prenant la main avec un sourire dont l'éclat ne dépassait pas les cent watts. Et Drew, comment se porte-t-il ?

— Pas trop bien, mais il est très occupé lui aussi.

— J'en suis désolée pour lui, soupira Elise en libérant la main de Miranda. Voulez-vous guider la visite ou préférez-vous que je m'en charge ? ajouta-t-elle à l'adresse d'Elizabeth.

— Je n'ai pas besoin de visite guidée, affirma Miranda sans laisser à sa mère le temps de répondre. Tout ce qu'il me faut, c'est une blouse, un microscope et un ordinateur. Je devrai aussi prendre des photos et des radiographies.

— Ah ! Vous voilà ! fit une voix masculine.

John Carter s'approchait au grand trot. Dans ce temple de l'ordre et de l'efficacité, l'allure fripée de son chef de laboratoire à l'Institut du

Maine enchanta Miranda. Sa cravate, décorée au pochoir de vaches au sourire béat, était déjà de travers. La pochette de sa blouse, déchirée par quelque poignée de porte ou de tiroir, pendait tristement, retenue par un fil. Son menton arborait une estafilade, témoin d'un coup de rasoir maladroit. Un bout de crayon mâchonné était calé sur une oreille, et des traces de doigts brouillaient les verres de ses lunettes. Miranda se sentit d'un seul coup chez elle.

— Alors, ça va mieux ? s'enquit-il en lui tapotant le bras avec affection. Et le genou ? Andrew m'a dit que votre voyou d'agresseur vous avait salement malmenée.

— Malmenée ? intervint Elise. Nous ne savions pas que tu avais été blessée.

— Un peu secouée, sans plus. Tout va bien.

— Il lui a mis un couteau sur la gorge, précisa Carter.

— Un couteau ! s'exclama Elise en portant la main à sa propre gorge. Mais c'est affreux ! C'est...

— C'est fini, l'interrompit Miranda. Il n'en voulait qu'à mon argent. Il nous a surtout coûté un temps précieux.

Elle avait dit ces derniers mots en regardant sa mère. Voyant dans ses yeux une lueur de défi, Elizabeth décida qu'il était inutile de s'apitoyer davantage.

— Je laisse à Elise le soin de t'installer. Voici ton badge de sécurité et tes clés magnétiques, déclara-t-elle en lui tendant une enveloppe. Elise devrait être en mesure de satisfaire tes besoins et de répondre à tes questions. Sinon, tu as toujours la possibilité de t'adresser à moi. Je dois

te laisser, maintenant, poursuivit-elle en consultant sa montre, j'ai un rendez-vous dans quelques instants. J'espère que tu pourras me soumettre un rapport préliminaire à la fin de la journée.

— Vous l'aurez, répondit Miranda.

Elizabeth s'éloignait déjà.

— Elle ne perd pas de temps, commenta Elise en souriant. Je suis vraiment navrée que tu aies subi une aussi pénible épreuve, mais le travail t'aidera peut-être à l'oublier. Je t'ai préparé un bureau. Le bronze de Fiesole passe en priorité absolue, tu peux choisir tes collaborateurs parmi tous ceux classés en code de sécurité A.

— Miranda !

Son nom, clamé avec un plaisir évident dans un accent italien plus chantant que nature, lui tira un sourire avant même qu'elle se fût tournée vers le nouvel arrivant, lequel lui saisit les mains avec effusion et les couvrit de baisers.

— Giovanni ! Vous n'avez pas changé.

De fait, le chimiste en chef était aussi outrageusement séduisant que dans son souvenir. Brun de peau, il avait les yeux couleur chocolat fondu et le sourire ravageur. Plus petit qu'elle d'une demi-tête, il parvenait néanmoins à lui donner l'impression d'être menue et féminine. Giovanni Beredonno nouait ses longs cheveux noirs en catogan, entorse aux règles qu'Elizabeth tolérait parce qu'il était beau à voir mais, surtout, parce qu'il était un génie dans sa branche.

— Vous, *bella donna*, vous avez changé : vous êtes plus ravissante que jamais ! Mais quelle est cette sombre histoire ? Vous avez été brutalisée, blessée ?

— Ce n'est plus qu'un mauvais souvenir.

— Voulez-vous que j'aie briser les os du monstre qui vous a fait cela ? dit-il en l'embrassant sur les deux joues.

— Puis-je vous prendre au mot un peu plus tard ?

— Giovanni ! Miranda a du travail.

— *Si, si, va bene...*

D'un geste dédaigneux, qui amena un nouveau sourire sur les lèvres de Miranda, l'interpellé balaya l'aigre rappel à l'ordre proféré par Elise.

— Je sais, reprit-il, une opération ultra-secrète et tout et tout. Si la *Signora Direttrice* fait venir d'Amérique une experte aussi renommée, ce n'est pas pour une broutille. Alors, *bellissima*, avez-vous besoin de mes services ?

— Vous êtes le premier sur ma liste, Giovanni.

Feignant de ne pas remarquer l'air pincé d'Elise, il prit affectueusement Miranda par le bras.

— Quand commençons-nous ? demanda-t-il d'un air gourmand.

— Aujourd'hui même. Je voudrais les premières analyses des couches de corrosion et de la composition de l'alliage le plus vite possible.

Elise les entraînait déjà vers la porte. Au passage, elle tapa sur l'épaule d'un homme à la calvitie avancée, penché sur le clavier de son ordinateur.

— Richard Hawthorne te serait sûrement très utile, dit-elle à Miranda.

L'homme se tourna vers elle en clignant les yeux comme une chouette éblouie et enleva avec maladresse ses lunettes. Ses yeux d'un bleu délavé, son menton fuyant avaient quelque chose de vaguement familier, que Miranda ne parvint

pas à situer. Mais son sourire juvénile le rendait sympathique.

— Docteur Hawthorne, le salua-t-elle courtoisement.

— Enchanté de vous revoir, docteur Jones, répondit-il. Nous sommes tous heureux et honorés de vous avoir parmi nous. J'ai lu votre essai sur les débuts de l'humanisme florentin. Remarquable. Tout à fait remarquable.

Miranda le reconnaissait, maintenant : il avait fait un bref passage à l'Institut du Maine quelques années auparavant. Après une courte hésitation – uniquement motivée, à vrai dire, par la recommandation d'Elise –, elle se laissa fléchir.

— Merci, docteur Hawthorne. Elise m'a préparé un bureau, je crois. Pouvez-vous vous joindre à nous un moment ? J'aimerais vous montrer ce dont il s'agit.

— Avec plaisir.

Il remit ses lunettes sur son nez, pianota sur son clavier pour sauvegarder son travail et suivit les autres.

— Ce n'est pas très grand, mais c'était le seul local disponible, s'excusa Elise en ouvrant une porte. J'y ai mis l'équipement que je jugeais indispensable. Bien entendu, tu peux demander tout ce dont tu as besoin en plus.

D'un coup d'œil, Miranda fit l'inventaire de la pièce. L'ordinateur était du modèle le plus récent. Un microscope et un jeu de petit outillage étaient disposés sur un large comptoir blanc, ainsi qu'un magnétophone pour dicter ses observations à mesure. La pièce ne comportait pas de fenêtre et, à quatre, ils avaient à peine la place de se mouvoir. Mais il y avait un bureau, une chaise,

un téléphone, des crayons bien taillés. C'est le strict minimum mais cela fera l'affaire, pensa-t-elle en posant son porte-documents et la boîte métallique sur le comptoir.

— J'aimerais connaître votre opinion, docteur Hawthorne. Sur un simple examen visuel, pour le moment, bien sûr.

— Très volontiers.

Miranda sortit le bronze de la boîte et entreprit de le déballer.

— On ne parle que de cela dans la maison depuis deux jours, intervint Giovanni. Ah ! s'exclama-t-il en voyant la statue dévoilée. *Che bellezza ! Bellissima !*

Hawthorne ajusta ses lunettes sur son nez et se pencha en clignant des yeux.

— Excellente exécution, commenta-t-il. Simple, fluide. Perfection dans la forme, précision des détails. Un modelé irréprochable...

— Et quelle sensualité ! enchaîna Giovanni. La pose de cette femme frise la provocation.

Miranda lui lança un regard amusé avant de se tourner de nouveau vers Hawthorne.

— Vous la reconnaissez, je pense ?

— Bien sûr, la *Dame noire* des Médicis.

— C'est aussi mon avis. Et le style ?

— Renaissance, sans l'ombre d'un doute, répondit-il en effleurant timidement d'un doigt la joue de la statue. Je dirais que le modèle n'a pas posé pour incarner un personnage religieux ou mythologique, mais plutôt pour son portrait.

— Un portrait réaliste – je le suppose, du moins. L'artiste devait la connaître personnellement, voire intimement, mais nous ne disposons d'aucune documentation à ce sujet. C'est pourquoi

votre assistance nous sera précieuse, docteur Hawthorne.

— Je serai trop heureux de vous apporter ma contribution. Parvenir à l'authentifier comme une œuvre capitale de l'époque Renaissance constituerait un grand succès à la fois pour Standjo et pour vous-même, docteur Jones.

Miranda y avait pensé, évidemment, mais elle se borna à esquisser un sourire modeste et désintéressé.

— Ma gloire personnelle n'entre pas en ligne de compte. Si, comme je le crois, ce bronze a séjourné dans le milieu corrosif où il a été découvert, la progression de la corrosion doit en refléter la durée. Les résultats d'analyses, ajouta-t-elle à l'adresse de Giovanni, ne permettront cependant pas d'établir la datation avec la précision souhaitable.

— Vous procéderez donc à des recoupements à l'aide de tests de thermoluminescence, intervint Hawthorne.

— Bien entendu. Nous analyserons aussi l'étoffe qui l'enveloppe et le bois de la marche d'escalier, mais c'est la documentation historique qui sera déterminante, je pense. Résumons-nous, poursuivit-elle en se penchant sur le coin du bureau. La statue a été trouvée dans la cave de la *Villa della Donna oscura*, cachée sous la dernière marche de l'escalier. Dès que j'aurai reçu le rapport détaillé, je vous le communiquerai, à vous trois et à Vincente. À personne d'autre. La directrice entend garder le secret absolu sur l'opération jusqu'à sa conclusion. Les collaborateurs dont vous requerrerez l'assistance doivent bénéficier d'une qualification de sécurité maxi-

male. Tant que les tests ne seront pas tous exécutés, vérifiés et recoupés, les données que vous serez amenés à leur confier se limiteront au minimum indispensable.

— Pour le moment, dit Giovanni avec un clin d'œil, elle est donc à nous.

— Non, à moi, le corrigea Miranda en souriant. Il me faut toutes les informations sur la villa comme sur la femme elle-même. Je veux les connaître dans les moindres détails.

— Je m'y mets tout de suite, affirma Hawthorne.

— Et nous, déclara Miranda en se tournant vers la statue, voyons de quoi elle est faite.

Quelques heures plus tard, Miranda se détendit dans son fauteuil en se massant le cou et les épaules. Devant elle, le bronze lui souriait d'un air goguenard. On n'avait décelé dans l'alliage aucune trace de cuivre, de silicone ni d'autres métaux ou matériaux qui n'aient pas été en usage à l'époque. La statue comportait le noyau d'argile conforme aux pratiques du temps. Les analyses des niveaux de corrosion donnaient une datation approximative de la fin du xv^e siècle.

Pas de conclusion hâtive, s'ordonna Miranda. Ces tests préliminaires ne permettaient pas de se former une opinion valable. Elle ne disposait encore que d'éléments négatifs : pas d'anachronisme évident dans la composition de l'alliage, pas de marques d'outils ou de techniques inconnus à l'époque. Il lui fallait maintenant déterminer des éléments positifs.

La *Dame noire* était-elle authentique ? Ou n'était-elle qu'un faux habilement exécuté ?

Miranda s'octroya une pause, le temps de boire un café en grignotant les biscottes et le fromage qu'Elise lui avait procurés en guise de déjeuner. Ces troubles dus au décalage horaire se faisaient menaçants, mais le café, noir, puissant, parfumé comme seuls les Italiens savent le préparer, lui injecta une dose de caféine suffisante pour masquer sa fatigue et lui accorder un sursis. Elle s'écroulerait plus tard.

Elle entreprit de taper à l'ordinateur le rapport préliminaire promis à sa mère. Le style en fut plus sec et rébarbatif qu'un visage de vieille fille, et elle s'interdit toute fioriture, tout soupçon d'hypothèse, toute ombre de supposition. Si, pour elle, le bronze représentait un excitant mystère à résoudre, sa prose n'en trahit rien.

Le rapport achevé, elle l'achemina par le réseau à l'ordinateur d'Elizabeth, le sauvegarda sur le disque dur en le verrouillant par son mot de passe. Puis elle prit le bronze pour aller le soumettre au dernier examen de la journée.

La technicienne manifestant une révérence excessive envers la *Dottoressa*, fille de la *Signora Direttrice*, Miranda l'envoya lui chercher un nouveau café et préféra procéder seule aux tests de thermoluminescence.

Elle commença par le noyau d'argile de la statue, nota soigneusement les valeurs des radiations, recommença, vérifia. Elle soumit ensuite au même traitement les échantillons de terre prélevés dans la cave à l'endroit de la cachette, puis du bois de la marche et compara les résultats à ceux de l'argile. Ce n'était plus maintenant qu'une

question de calculs. Si la méthode n'était pas à l'abri de l'erreur, elle participait au faisceau des convergences d'où une certitude finirait tôt ou tard par se dégager.

Mais Miranda n'en doutait plus : fin du xv^e siècle.

Alors même que Savonarole fulminait contre la luxure et le paganisme dans l'art, cette œuvre lui faisait un pied de nez magistral, pensa-t-elle. Les Médicis régnaient sans partage sur Florence, et ils le feraient jusqu'à ce que le roi de France Charles VIII chasse de son trône l'incompétent Piero. La Renaissance s'éloignait de son âge d'or que Brunelleschi l'architecte, Donatello le sculpteur, Masaccio le peintre avaient instauré en révolutionnant la conception et la fonction de l'Art. La génération suivante annonçait déjà le xvi^e siècle : Vinci, Michel-Ange, Raphaël, tous des individualistes non conformistes en quête d'originalité pure.

Le créateur de cette sculpture, Miranda le connaissait. Au plus profond d'elle-même, elle le sentait, elle le savait. Elle avait étudié, scruté, disséqué chacune de ses créations avec autant d'attention et de passion qu'une femme amoureuse observe le visage de son amant.

Mais un laboratoire n'est pas un lieu où la passion et l'instinct ont droit de cité. Ces tests, ces analyses, elle les recommencerait. Deux fois, trois fois. Elle compilerait toutes les formules des alliages de bronze connus à l'époque, les comparerait avec celle de la statue, analyserait encore et encore afin d'isoler ses plus infimes ingrédients. Elle harcèlerait Richard Hawthorne

jusqu'à ce qu'il ait déniché et rassemblé une documentation exhaustive.

Alors, peut-être, aurait-elle une réponse à ses questions.

Le lever du soleil sur Florence offrait toujours un spectacle magique. La même lumière, tendre et frémissante, baignait déjà la ville du temps où les hommes y édifiaient leurs églises et leurs palais, qu'ils ornaient d'effigies de héros et de saints taillées dans le marbre des carrières voisines.

Les étoiles se fondaient une à une dans le ciel de velours qui virait au gris perle. Les ifs parsemant les pentes des collines de Toscane sortaient de l'ombre pour dévoiler leurs silhouettes élancées. Le jour hésitait avec coquetterie avant de déployer sa splendeur.

Et, tandis que le soleil entamait sa course au-dessus de l'horizon en saupoudrant l'atmosphère de paillettes d'or, la ville émergeait peu à peu de son silence assoupi. Les marchands de journaux relevaient avec fracas leurs rideaux de fer et se préparaient en bâillant à la journée nouvelle. De rares fenêtres brillaient çà et là de l'éclat des lampes.

L'une d'elles était celle de Miranda.

L'esprit tout entier occupé par son travail, elle s'habillait à la hâte, sans même accorder un regard au somptueux tableau qui se composait derrière

la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Accomplirait-elle des progrès aujourd'hui ? Quelle distance lui restait-il à parcourir pour toucher enfin au but ? Quoi qu'il en soit, elle s'en tiendrait aux faits avérés, même si la tentation de brûler les étapes et de sauter aux conclusions se faisait de plus en plus pressante. On ne pouvait pas toujours se fier à son instinct. À la science, si.

Ses cheveux sommairement retenus par une barrette, chaussée d'escarpins à talons plats assortis à son sobre tailleur bleu marine, elle fut vite prête. En arrivant au travail aussi tôt, elle profiterait de deux heures de tranquillité et de solitude. Car si elle appréciait de pouvoir disposer d'une équipe de spécialistes, elle considérait cependant que *La Donna oscura* lui appartenait en priorité. Chaque étape de l'expertise porterait sa marque personnelle.

Elle sonna à la porte vitrée, exhiba son badge. Le garde somnolent délaissa son café pour venir lui ouvrir.

— Vous êtes bien matinale, *Dottoressa Jones*.

— J'ai beaucoup de travail.

Le garde exhala un soupir. Les Américaines ne pensaient décidément à rien d'autre ! *Peccato...*

Pendant qu'elle signait le registre, l'arôme du café lui chatouilla délicieusement les narines. Elle en saliva presque en griffonnant son nom et son heure d'arrivée.

— *Grazie*, dit le garde qui étouffait des bâillements.

— *Prego*.

En se dirigeant vers l'ascenseur, elle décida de se préparer du café avant tout. Se lever à l'aube était une chose, être en pleine possession de ses

moyens sans une bonne dose de caféine en était une autre. Il ne fallait quand même pas qu'elle exige d'elle-même l'impossible.

Arrivée à l'étage, elle ouvrit la porte palière avec sa clé électronique et composa son code secret afin d'accéder au labo. Les plafonniers fluorescents activés par l'interrupteur répandirent leur lumière froide sur la vaste pièce où régnait un ordre monastique. Elizabeth n'en attendait pas moins de ses employés – ainsi que de ses enfants, ajouta Miranda en haussant les épaules comme pour en faire glisser le fardeau de ses vieilles rancunes.

Un instant plus tard, dans le réduit qui lui tenait lieu de bureau, elle s'empressa de brancher la machine à café. Tandis que celle-ci remplissait son office en émettant des odeurs grisantes, elle alluma l'ordinateur et entreprit de transcrire sur le disque dur ses notes prises la veille au soir.

Nul n'était là pour entendre le gémissement de plaisir qui lui échappa en avalant sa première gorgée d'expresso. Personne non plus ne la vit se prélasser dans son fauteuil, les yeux clos et un vague sourire aux lèvres. Cinq longues minutes, elle s'octroya le luxe d'être une femme comme les autres, savourant un des minuscules plaisirs qui pimentent la routine quotidienne. Ses escarpins avaient d'eux-mêmes quitté ses pieds, ses traits perdu leur sévérité anguleuse. Pour un peu, elle aurait ronronné.

Si le garde l'avait observée, il aurait à coup sûr approuvé sa métamorphose.

Sa récréation terminée, Miranda se versa une nouvelle tasse de café, endossa sa blouse et se mit au travail. Pour la énième fois, elle mesura

les radiations de la terre prélevée sur le lieu de la découverte et les compara à celles du noyau d'argile. Elle plaça quelques fragments de l'un et de l'autre sur des plaques de verre, des rognures de bronze sur une troisième, et les examina au microscope, en introduisant à mesure dans l'ordinateur les valeurs relevées. Elle collationnait les résultats quand les premiers membres du personnel commencèrent à arriver.

Giovanni la rejoignit, porteur d'une tasse de cappuccino frais et de viennoiseries encore chaudes.

— Dites-moi ce que vous voyez, lui demanda-t-elle en montrant sur l'écran des courbes et des spectres colorés.

— Je vois une femme qui ne sait pas se détendre, répondit-il en lui massant délicatement les épaules. Voyons, Miranda, vous êtes ici depuis une semaine, et vous n'avez pas pris une heure pour vous occuper de vous-même...

— Je vous parle des graphiques, Giovanni.

Il se pencha vers l'écran. Leurs têtes se frôlèrent.

— Ah, les graphiques... La ligne blanche continue représente la surface du bronze, n'est-ce pas ?

— Oui.

— La corrosion est épaisse et s'étend en profondeur, ce qui est normal dans un bronze vieux de quatre siècles.

— Évidemment. Ce qu'il faut déterminer, c'est son taux de progression.

— Ce n'est pas facile. Le bronze était dans une cave humide, ce qui a accéléré la corrosion.

— J'ai tenu compte de la température et de l'humidité en établissant des moyennes. En tout cas, je n'ai jamais vu ni entendu dire que des taux de corrosion comparables à ceux-ci pouvaient être simulés.

— Peut-être, mais l'étoffe n'a pas plus de cent ans. Je dirais même une vingtaine de moins.

— Vous en êtes certain ? s'exclama-t-elle, agacée.

— Tout à fait. Vous l'analyserez vous-même si vous voulez, mais vous constaterez que j'ai raison. Cent ans au grand maximum, plus vraisemblablement quatre-vingts.

Elle se tourna de nouveau vers l'écran. Ce qu'elle y voyait, ce qu'elle savait était pourtant irréfutable.

— Admettons que le bronze ait été enveloppé dans ce velours et caché dans la cave il y a quatre-vingts ans. Il n'est pas moins vrai que le métal lui-même est considérablement plus ancien, toutes les analyses le démontrent.

— C'est possible. Prenez donc votre petit déjeuner.

Elle saisit le croissant qu'il lui tendait, en mordit distraitemment une pointe.

— Voyons, quatre-vingts ans, l'époque de la Première Guerre mondiale. On cachait souvent les objets précieux, en temps de guerre...

— Exact.

— Mais où était-elle avant ? poursuivit Miranda. Pourquoi n'avons-nous jamais entendu parler d'elle ? Parce qu'elle avait déjà été cachée auparavant, peut-être même dès les premières guerres d'Italie, à l'arrivée des Français... Je comprends qu'on ait voulu la soustraire aux convoitises.

Mais l'oublier pendant plus de quatre siècles ? C'est inconcevable ! Cette statue n'est pas un travail d'amateur, Giovanni. Elle est l'œuvre d'un maître, et un chef-d'œuvre ne disparaît pas sans laisser de trace. Il doit exister des documents quelque part. Il faut que j'en apprenne davantage sur la villa, sur la femme elle-même. À qui a-t-elle légué ses biens ? Qui a habité la maison après sa mort ? A-t-elle eu des enfants ?

— Je suis chimiste, pas historien, lui fit-il observer en souriant. Adressez-vous plutôt à Richard.

— Est-il arrivé ?

— Sans doute, il est la ponctualité même. Attendez ! ajouta Giovanni en la retenant par le bras avant qu'elle s'éloigne. Je vous invite à dîner ce soir.

Elle lui pressa affectueusement la main pour l'inciter à lâcher prise.

— Impossible, Giovanni. J'ai trop à faire pour dîner en ville. Je suis très touchée que vous vous inquiétiez de mon sort, mais c'est inutile, croyez-moi.

— Vous travaillez trop et vous vous soignez très mal. Je suis votre ami, j'ai le devoir de veiller sur vous.

— Je me ferai servir un dîner pantagruélique dans ma chambre pendant que je travaillerai, je vous le promets.

En gage de ses bonnes résolutions, elle posait un amical baiser sur la joue de Giovanni quand la porte s'ouvrit. Elise se figea sur le seuil, la bouche pincée et la mine réprobatrice.

— Désolée de te déranger, Miranda, dit-elle sèchement. La directrice t'attend dans son

bureau à seize heures trente pour faire le point sur l'avancée de l'expertise.

— Bien. Sais-tu si Richard peut m'accorder un moment ?

— Nous sommes tous à ta disposition.

— C'est exactement ce que j'étais en train de lui dire, déclara Giovanni avec un large sourire avant de s'éclipser.

Elise entra, referma la porte derrière elle.

— Écoute, Miranda... J'espère que tu ne t'en formaliseras pas, mais je dois te mettre en garde au sujet de Giovanni.

L'embarras d'Elise était si comique que Miranda ne put que dissimuler son amusement sous un sourire innocent.

— Giovanni ?

— Oui. C'est un chimiste de premier ordre, son travail pour Standjo a une valeur inestimable ; mais, sur le plan personnel, c'est un... un incorrigible dragueur.

Miranda fit glisser ses lunettes sur le bout du nez pour darder sur Elise, par-dessus la monture, son regard le plus docte.

— Je ne suis pas de ton avis. Un vrai séducteur exploite. Giovanni donne.

— Peut-être. Il n'empêche qu'il flirte ou a flirté avec toutes les femmes de la maison.

— Même toi ?

Les sourcils d'Elise se rejoignirent en une ligne continue.

— Oui, à l'occasion, et je le tolère parce que cela fait partie de sa personnalité. Malgré tout, le labo n'est pas un lieu propice au badinage et aux baisers volés.

— Seigneur ! Je croirais entendre ma mère ! s'écria Miranda que rien n'aurait pu agacer davantage. Merci quand même de tes conseils, j'y penserai la prochaine fois que Giovanni et moi serons saisis par l'envie de nous adonner à la fornication sur une paillasse du labo de chimie.

Elise soupira d'un air contrit.

— Je t'ai froissée, je le vois bien. Pourtant, je souhaitais simplement... Que veux-tu, il déborde de tant de charme que j'ai moi-même failli m'y laisser prendre, à mon arrivée ici. J'étais si malheureuse, si déprimée...

— Vraiment ?

Cinglée par le ton glacial de Miranda, Elise se redressa de toute sa petite taille.

— Mon divorce d'avec ton frère ne m'a pas fait sauter de joie, tu sais ! Cela a été pour moi une décision difficile, pénible, douloureuse même. J'espère seulement ne pas m'être trompée en la prenant. J'aimais Drew, mais...

Sa voix se brisa, elle s'interrompit.

— Tout ce que je puis en dire, reprit-elle, c'est que c'était insuffisant. Pour lui comme pour moi.

Devant les larmes qui brillaient soudain dans les yeux d'Elise, Miranda eut honte de sa dureté.

— Pardonne-moi, déclara-t-elle à mi-voix. Tout s'est passé si vite... Je croyais que tu te moquais des conséquences.

— Pas du tout et j'en souffre encore. J'aurais préféré une autre solution, crois-moi, mais je n'ai pas eu le choix. Après tout, j'ai aussi ma vie à mener.

— Bien sûr. Mais Andrew a été si malheureux, vois-tu, que c'était plus facile pour moi de rejeter tout le blâme sur toi. Il est vrai que

l'échec d'un mariage n'est jamais la faute d'un seul.

— Nous n'étions ni l'un ni l'autre doués pour la vie conjugale. Il nous a paru plus sensé, plus humain, d'en finir une bonne fois plutôt que de continuer à faire semblant.

— Comme mes parents, tu veux dire ?

— Oh, Miranda ! Je ne voulais pas...

— Si, tu as raison. Mes parents ne vivent plus sous le même toit depuis plus de vingt-cinq ans sans qu'aucun des deux se soit donné la peine de mettre un terme à cette comédie. Andrew en souffre peut-être mais, tout compte fait, je préfère ta méthode.

Elle l'aurait elle-même adoptée si elle avait commis l'erreur de se marier, s'abstint d'ajouter Miranda. Le divorce constituait une solution plus civilisée que le maintien hypocrite d'un mariage illusoire.

— Dois-je te présenter mes excuses d'avoir pensé tant de mal de toi depuis plus d'un an ? reprit-elle.

Elise esquissa un sourire.

— C'est bien inutile. Je comprends que tu aies pris le parti de Drew, je sais combien vous êtes proches l'un de l'autre. J'ai toujours admiré ta loyauté envers lui.

— Ensemble, nous tenons le coup. Désunis, nous nous précipiterions sur le divan d'un psy.

— Nous n'avons jamais été vraiment amies, toi et moi, soupira Elise. Nous étions collègues d'abord, parentes ensuite mais, malgré tout ce qui nous rapprochait, nous n'avons jamais réussi à développer une amitié entre nous. Nous en sommes peut-être incapables. Pourtant,